JULES BRETON 1827–1906

Les hameaux du Finistère

A André Theuriet.

Parmi les ajoncs d'or, les houx noirs, les mélèzes
Et la lande saline où l'étalon hennit,
Aux bords où l'âpre et rude Armorique finit,
Des hameaux sont semés sur le dos des falaises
Qui hérissent leur longue échine de granit.

Ils ont pour contreforts de massifs pans de roche.
Le lierre les étreint d'un sombre vêtement.
Ils vieillissent ainsi, bravant le dur tourment
Des tempêtes qui font gémir la lame proche
Et les bois que la mer ploie éternellement.

Ils dorment là, tandis que midi flambe et brise
Contre le sol pierreux la pointe de ses dards ;
Ils dorment confondus avec les blocs épars
Qui chauffent au soleil leur mousse sèche et grise,
Allongés et muets comme de grands lézards.

Ils dorment. Si parfois une génisse beugle,
Troublant ce lourd sommeil des pierres, on dirait
— Tant le charme est profond où le rêve s'abstrait —
L'étrange et lent soupir d'une maison aveugle
Qui renferme un ancien et douloureux secret.

Il semble que le jour les effraie. Un mystère
A toute heure épand l'ombre autour du foyer noir,
Où, sous le voile épais, les cuivres du dressoir,
Par place, éveillent seuls comme une étoile austère.
Le jour la rue est morte, elle renaît le soir.

Quand le soir met son bronze aux pignons de la rue,
Quand l'étoile du pâtre éclôt au ciel tremblant,
Noires comme la nuit, sous leur grand bonnet blanc,
Errent des femmes, l'une après l'autre apparue,
Le tricot à la main ou la quenouille au flanc.

La jeune, svelte et longue ainsi qu'une hirondelle,
Tient droits son col sauvage et son profil amer ;
Et, sœur des goëlands qui planent sur la mer,
L'aïeule a relevé son châle en forme d'aile,
Comme pour chevaucher sa quenouille dans l'air.

Mais loin d'aller, la nuit, se mêler aux sorcières
Qui, dans le rut maudit de l'infernal hymen,
Font tournoyer leur ronde autour du vieux dolmen,
Ces femmes ont pour seul talisman leurs prières
Et pour seule réponse au sort fatal : « Amen ! »

On les voit s'aborder, se parler. La nuit brune,
Envahissant le sol de remous vaporeux,
Monte, et son ombre emplit les vallons et les creux ;
Mais, par-dessus les toits que l'or baigne, la lune
Jette un pâle regard aux groupes ténébreux.

Deux jeunes gens, là-bas, se tiennent en arrière :
Beau gars de qui la main, le jour, conduit le soc ;
Fillette s'appuyant, rêveuse, contre un bloc.
Ils s'aiment d'un amour pareil à la bruyère,
Qui germe et prend racine, et, sans bruit, fend le roc.

Et tous les paysans regagnent leur chaumière,
Quand la nuit plus épaisse envahit le ciel clair.
Alors la lune, haute, éclate au fond de l'air,
Et les toits sont rentrés dans leur sommeil de pierre,
Que berce le murmure immense de la mer.